

## Les poésies québécoises, leurs éditeurs De la forêt à l'arbre et vice versa

Thierry Bissonnette

Number 75, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19344ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bissonnette, T. (1999). Les poésies québécoises, leurs éditeurs : de la forêt à l'arbre et vice versa. *Nuit blanche*, (75), 24–28.

# Les poésies québécoises, leurs éditeurs : de la forêt à l'arbre et vice versa

*Une histoire engloutie  
dans l'anonymat des naufrages  
à compte d'auteur  
qui ne trouvent même pas preneurs  
au quai des illusions...*

Pierre Perrault,  
*Le visage humain  
d'un fleuve sans estuaire*

*Je sais qu'un poète  
est nécessairement un menteur  
qu'il peut transformer  
une étoile en trou noir  
un baiser en morsure de serpent  
les objets en souffrance à long terme*  
Carole David,  
*La maison d'Ophélie*

Par

**Thierry Bissonnette**

Divinisée autant que ridiculisée, la poésie oublie souvent elle-même qu'elle ne peut être véritablement cernée. À partir d'une poignée de recueils parus dans les derniers mois, voici le petit portrait flou d'une diaspora de l'ineffable au sein des existences.

Il émerge annuellement du Québec et de ses alentours une quantité impressionnante de livres de poésie. Le nombre de maisons d'édition, de revues, de colloques et d'études se consacrant au genre peut d'ailleurs sembler disproportionné si l'on considère le lectorat et le tirage moyen, de même que l'impact médiatique de telles publications. Pourtant, à travers l'affairement ininterrompu, presque sacerdotal, des éditeurs spécialisés, la poésie réussit à frayer son authentique chemin. En fait, l'espace qui est aménagé pour la poésie livresque a peu de choses à voir avec la logique marchande ou l'économie du spectacle. Cet espace, en partie subventionné, est surtout le fruit du travail d'une poignée d'utopistes passionnés qui s'acharnent à animer ce qu'ils croient être le plus important pour l'être humain : une naissance simultanée au monde et au langage, là où l'ombre et le doute sont le terreau d'éventuelles lumières.

Échec avéré aux yeux de l'utilitarisme pressé, la poésie n'en continue pas moins de vagabonder de façon singulière, s'employant à dégager des possibles dont ses lecteurs n'utiliseront probablement qu'une poignée ; sans qu'il soit permis de prévoir lesquels. Il n'est donc jamais facile de saisir le droit fil de la production. On a beau discerner des familles, des dynamiques et isoler des voix qui ne trompent

pas, la poésie n'est pas toujours là où l'on croyait la découvrir. Inattendue, inespérée, elle s'accommode fort bien d'un certain chaos, l'abondance de l'année littéraire par exemple, pour installer son ordre imprévisible.

## **Recettes pour ne pas vieillir**

Il est actuellement difficile de s'en tenir aux tendances déjà répertoriées pour orienter son choix. Formalisme, intimisme, matérialisme et consorts sont devenus des passe-partout qu'il vaut mieux mettre de côté pour bien saisir les véritables mouvements à l'œuvre aujourd'hui. C'est en suivant une telle perspective, un peu œcuménique, que Joseph Bonenfant, France Théoret et Alain Horic ont publié une anthologie qui traverse en diagonale notre paysage poétique depuis ses origines. En choisissant très arbitrairement des poèmes de bonne longueur qui leur ont semblé posséder une unité particulière, ils ont concocté *Les grands poèmes de la poésie québécoise*<sup>1</sup> (l'Hexagone), où l'on retrouve quelques textes

connus, mais aussi beaucoup de poèmes que la visée des autres anthologistes n'avait pas englobés. Il en résulte un panorama original et un livre qui, contrairement à d'autres morceaux choisis, permet une lecture d'ensemble indépendante de justifications historiques. C'est bien sûr un découpage, une mutilation comportant ses biais, mais on y sent un amour des textes qui confère une pertinence certaine à cette somme. Plusieurs époques sont représentées ; Eudore Évanturel converse avec Gérald Godin, Nicole Brossard, Gaston Miron et Louise Dupré, de même qu'avec deux des trois auteurs de l'anthologie, ce qui témoigne de l'engagement somme toute artistique que l'entreprise favorisait !

À l'Hexagone encore, la voix très distincte de Gilles Cyr poursuit un tranquille investissement du réel. *Pourquoi ça gondole*<sup>2</sup> est un bijou de concision où le regard se multiplie et se divise en diverses strates. Inspiré par les physiciens, la botanique, Gilles Cyr filtre cette matière à travers une perception immédiate et sereine qui rappelle la démarche du patriarche Guillevic, récemment disparu

« mais que tu m'aimes et si tu  
[m'aimes]  
s'exhalera le froid natal de mes  
[poumons]  
le sang tournera ô grand cirque  
je sais que tout amour  
sera retourné comme un jardin  
[détruit]  
qu'importe je serai toujours si je suis  
[seul]  
cet homme de lisière à bramer ton  
[nom]  
éperdument malheureux parmi les  
[pluies de trèfles]  
mon amour ô ma plainte  
de merle-chat dans la nuit  
[buissonneuse]  
ô fou feu froid de la neige  
beau sexe léger ô ma neige  
mon amour d'éclairs lapidée  
morte  
dans le froid des plus lointaines  
[flammes [...] ] »  
« La marche à l'amour », Gaston Miron,  
dans *Les grands poèmes de la poésie  
québécoise*, l'Hexagone, p. 89.

« Un essieu grince  
on rapproche les camions

« les primeurs normalement  
tu ranges sous agréable

« le plat de fête aidant  
tu les redéplieras

« or suppose que Newton  
ne veuille pas de la pomme

« et qu'il aille dans l'arbre  
qu'arrive-t-il ?

« il réfléchit longtemps  
puis redescend, ou pas

« les mauvais résultats  
sont rarement disponibles »  
*Pourquoi ça gondole*, Gilles Cyr,  
l'Hexagone, p. 13.

« Je n'aurai pas de lieu

« Chaque récit recommence  
[l'expérience d'un départ]  
des errants intuitionnent la clameur  
qu'une voix porte ailleurs  
le temps recomposé  
souple de désirs sans cesse  
reportant l'émotion d'un seul mot  
liberté

« Je n'aurai pas de lieu  
où poser ma douleur  
nul espace nulle mémoire  
n'accueillera ma blessure »  
*Le chant du voyageur*, Claude Beausoleil,  
Les Herbes rouges, p. 13.

et dont le ton interrogatif entraîne des échos : « vu la terre qui se courbe / j'y vais d'un supplément : // que puis-je faire dévier / même en m'y prenant mal ? »

Parmi d'autres poètes au long cours, André Brochu et Claude Beausoleil ajoutent chacun une bonne brique à leur édifice lyrique. Avec *L'inconcevable*<sup>3</sup> (Trois), André Brochu présente en plus de 200 pages une autre facette de son œuvre de romancier et de critique. Recueil lui-même, le livre s'ouvre avec la suite « Recueils » rédigée d'une main assurée, ouverte cependant à la détresse du temps présent. Jouant parfois l'égotiste désabusé, le poète apporte une garantie personnelle à la cohésion d'un vaste ensemble qu'il ne cherche pas à contraindre dans une composition forcée. Ce recueil de recueils peut sembler un peu longuet, mais la lecture s'accommode de saisies partielles, détachant à sa guise l'une ou l'autre des suites. Dans ce vrac très humain se retrouvent ironie, tendresse et désir du sacré : « Tu as semé tu récoltes / les mots avides promesses / de pain au-dessus de la faim, / nourriture sacrée du rêve » (« Les mots »). Quant à Claude Beausoleil, son projet le plus récent est aussi d'une ambition considérable. *Le chant du voyageur*<sup>4</sup> (Les Herbes rouges) se veut une vaste convocation des poètes de tous temps et de tous pays. Du chant premier au chant dix-septième, le poète veut tracer en palimpseste son incarnation personnelle du verbe. Encore là c'est un fleuve dans lequel il faut avoir envie de se plonger ! Sa nature n'est pas tant de recueillir un ensemble de textes que de donner à sentir l'unité de toutes les poésies, de traverser les langages et les langues avec une impétuosité et une fureur transcendantes. En près de 300 pages, Claude Beausoleil rappelle que « [...] la parole est cette tension même / où se met en route le présent poursuivi / entre les lieux / dans la magie du temps / attentif aux passions et aux surgissements » ; peut-être un peu mégalomane notre poète, mais soucieux d'aménager un lieu de réunion. Si le caractère prémédité de l'ensemble ne permet pas que se réalisent totalement la disparition de l'élocutoire et l'universalité revendiquées, on peut apprécier certains arrêts sur image de cette poésie qui se déplace et veut mener partout sa lanterne en refusant dès le départ de se nicher dans quelque tour d'ivoire que ce soit.

Autre vieux routier, Denis Vanier ajoute régulièrement un maillon à la chaîne de ses actes textuels. *Le baptême de Judas*<sup>5</sup> (Les Herbes rouges), dont le double sens du titre est relativement burlesque, est une variation de plus sur une décrépitude dotée d'un sens critique dont on attend encore les sursauts qui la renou-

« [...] nous avons vécu le meilleur  
entre les mains de ceux-là

« de ceux qui ne savaient  
ni la lettre ni le chant

« nos faits les plus hauts  
ne furent pas d'armes claires

« nous avons vécu le plus beau  
entre les bras les plus pauvres

« entre les mains les plus rudes  
entre les cœurs les plus simples

« nous avons vécu le plus haut  
entre les doigts qui ne savaient  
ni lire ni écrire »

*Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*,  
Pierre Perrault, Écrits des Forges, p. 54.

« [...] Fuir dans l'idée à suivre  
Le tuer  
Ce mauvais héros à la Walt Disney  
Ce mauvais Tintin  
Mais je n'aurai jamais été caressé  
Comme toi tu le faisais  
Tu étais meilleur professeur  
Que Sœur Lucille  
Ton corps était un tableau  
[prestigieux]  
Où j'aimais calligraphier l'alphabet  
De nos rencontres [...] »

*Les cendres bleues*, Jean-Paul Daoust,  
Écrits des Forges, p. 68.

« nos vies sont ainsi faites rondes  
pour l'éternité avec des soupirs  
et de grands cailloux monstres  
[avalant]  
si naturellement le présent  
pendant que nous regardons  
montre au poignet  
battre nos veines »

*Musée de l'os et de l'eau*, Nicole Brossard,  
Le Noroît/Cadex, p. 40.

« Le matin ruisselle à vos tempes  
dans l'épuisement de votre beauté  
[inquiète]  
vous n'avez pas dormi pas trahi le  
[monde]  
vos mains seules reposaient à côté  
[des ruines]  
une faim de biscuits vous tenait lieu  
[de colère]  
vous avez recousu un bouton et  
[rangé le rêve]  
il est temps de marcher à la  
[rencontre des hommes]  
dans le fracas des premiers livreurs  
une île de corail pulsant au fond des  
[yeux ] »  
*Je ne vous attendais pas*, Rachel Leclerc,  
Le Noroît, p. 16.

« Milano

« Toi qui es au loin, je te nomme  
sans cesse, ainsi tu es intacte.  
L'audace de mon désir sera toujours  
dépassée par ce que j'espère.  
Le meilleur de toi que tu ignores,  
je le lis en secret. Il fait ma joie.  
Ton absence me précède toujours.

« Dante savait tout cela.  
Il ne cessa de nommer Béatrice,  
longtemps après qu'il l'eut perdue.  
Sa poésie la rendait à la vie.  
La connaissance qu'il avait d'elle  
était d'autant plus profonde  
qu'elle était fondée sur la mémoire  
du cœur. Le poète sauva  
sa Béatrice de l'oubli, et l'histoire  
put goûter son amande. »

*Le voyage de l'absente*, Jacques Gauthier,  
Écrits des Hautes-Terres, p. 47.

« Être poète signifie que le langage  
est vraiment pour nous un lieu  
d'exploration de l'existence  
et de manifestation du sens.  
Dire qu'on est poète signifie affirmer  
que notre existence est organisée  
autour de ces préoccupations,  
que cela soit ou non reconnu  
publiquement. J'avais encore  
des scrupules à me dire poète.  
J'attendais que les autres me  
confirment dans cette prétention.  
Mais, avec le temps, je me suis bien  
aperçu qu'on peut être  
véritablement poète, même si  
personne d'officiallement nommé  
pour ce faire ne le reconnaît.  
La reconnaissance la plus importante  
qui puisse être effectuée à  
ce sujet en est une intérieure  
et personnelle. Moi seul sais  
si je suis véritablement préoccupé  
par l'expression ou pas. Donc, moi  
seul sais si je suis ou non poète. »

*L'écriture comme expérience*, Jean-Noël  
Pontbriand, Loup de gouttière, p. 70.

« Toi que jamais je ne termine  
Tous mes demains viennent de toi  
Toi que parfois d'aucuns devinent  
Et dans mes mots et dans ma voix

« Ma vie est si longue prière  
Vint de toi le premier pas  
Toi que jamais je ne termine  
Tu m'agenouilles à chaque fois

« Les eaux salées font ta rivière  
Les vagues naissent dans tes bras  
Toi que jamais je ne termine  
Chaque aube est le début de toi [...] »

*Toi que jamais je ne termine*, Gabriel  
Lalonde, Loup de gouttière, p. 47.

velleraient. Aux Écrits des Forges, Pierre Perrault se résume un peu lui-même dans *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*<sup>6</sup>, poème-manifeste qui tente de surmonter la nostalgie en fouettant la mémoire. Pour Pierre Perrault, l'écrit réussit toujours trop rapidement à éloigner le Québécois de son espace et de ses semblables. Avec ce Perrault, les Écrits des Forges rééditent, pour la deuxième fois depuis 1990, *Les cendres bleues*<sup>7</sup>, très beau poème autobiographique de Jean-Paul Daoust, l'une de ses ultimes productions.

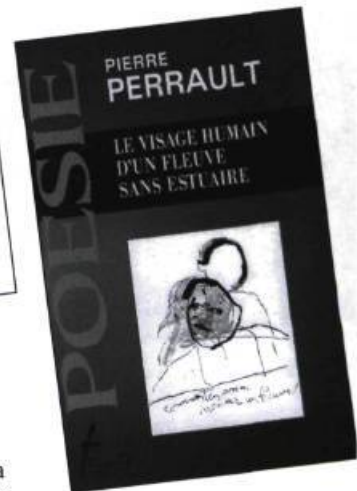
Par ailleurs, c'est chez le Noroît qu'on retrouve Nicole Brossard et son *Musée de l'os et de l'eau*<sup>8</sup>, ouvrage d'une facture impeccable qui met bien en relief l'ensemble de la production du Noroît par son audace signifiante. Voilà en effet l'éditeur de poésie dont la production est

l'éteignent sous le boisseau. La quête le révèle, ardente absence qui donne à voir. » Du même auteur, on retrouvera, aux Écrits des Hautes-Terres, *Le voyage de l'absente*<sup>12</sup>, des impressions de voyage qui peuvent éclairer sa poétique.

Pour une réflexion plus spécialement consacrée à la poésie, on peut lire *L'écriture comme expérience*<sup>13</sup>, entretiens de Jean-Noël Pontbriand avec Michel Pleau, et *Regards sur le poème*<sup>14</sup> de Michel Pleau, tous deux au Loup de gouttière. Fruit de la création et de l'enseignement de la création, ces pièces d'*ars poetica* conservent l'humilité nécessaire pour approcher une matière aussi sauvage.

Le Loup de gouttière est d'autre part une maison qui se renouvelle de plus en plus. L'éditeur de Québec a récemment présenté un nouveau titre de Gabriel Lalonde, *Toi que jamais je ne termine*<sup>15</sup>, un hymne amoureux sensuel et concret que l'auteur illustre lui-même. Les livres du Loup privilégient à tout coup, comme

le Noroît a pu le faire dans les années 80, le dialogue avec un



sans doute la plus homogène, ce qui relève d'une rigueur et d'une cohérence à souligner ; le risque est cependant un ingrédient dont la poésie ne saurait se passer longtemps.

### **Naissances toujours...**

Chez le même éditeur, Rachel Leclerc nous offre *Je ne vous attendais pas*<sup>9</sup>, une continuation du fabuleux diptyque qui l'a précédé ; mais le recueil pêche un peu par excès de prosaïsme. Les nouveaux titres de Jean-Noël Pontbriand (*Résonnances*<sup>10</sup>) et de Jacques Gauthier (*L'empreinte d'un visage*<sup>11</sup>), sans être mauvais, confirment un certain conservatisme de la parole qui pousse à se lancer sans attendre à la recherche du feu poétique. Jacques Gauthier, qui met en exergue deux autres auteurs du Noroît, propose tout de même un compromis agréable entre poésie et spiritualité : « La parole revenue de l'agonie ne sort pas de ma retraite. Ma liberté est sculptée à cette fièvre. Des songes

artiste visuel. La recette est souvent féconde ; ainsi dans

*Une chaise où s'asseoir*<sup>16</sup> de Monique Laforce, les poèmes sont accompagnés des œuvres de Sylvie Nicolas, et une dynamique intéressante s'effectue, dépassant l'ornementation.

### **Visages de l'altérité**

Il n'est pas interdit non plus de s'éloigner du fleuve Saint-Laurent, même si tant de poètes éclosent sur ses berges. Les Écrits des Hautes-Terres de Ripon, une autre maison en émergence, proposent en poésie une tonalité différente à travers plusieurs collections. Ainsi *Le temps est d'abord un visage*<sup>17</sup>, un recueil collectif, permet de prendre le pouls d'autres perceptions venues de la lisière occidentale de la province. À peine quelques kilomètres plus loin les éditions du

Nordir s'affairent, depuis Ottawa, à publier une poésie francophone parfois surprenante. Entre autres Pierre-Paul Cormier, avec *L'épouvanté*<sup>18</sup>, ne risque pas l'indifférence. Originaire de Québec, il se promène quelque part entre le Néanderthal et les étoiles en tapant sur la tête de la « poésie poétique ». Ses vers burlesques mélangent en effet des préoccupations métaphysiques et un cynisme qui s'accommode mal du sérieux : « Au Musée des Beaux-Arts / un rat a grugé un Monet / Les visiteurs n'ont rien remarqué. / Comme toujours. » Même si certains jeux de mots demeurent très légers, le « questionnement » irrationnel de Cormier a le mérite de donner un ton nouveau à un iconoclasme déjà d'une autre époque.

Des poètes plus à l'ouest, nous lisons peu. Même pour les poètes québécois d'expression anglaise l'accès à notre oreille n'est pas facile. *Contre-taille*, une anthologie de Pierre DesRuisseaux parue en 1996, a maintenant comme écho celle de Endre Farkas et d'Émile

d'oralité, quitte à devenir parfois prosaïque. Chez les deux auteurs les femmes demeurent un rempart contre le cynisme et se fait jour un certain vide post-révolutionnaire.

Mentionnons finalement des voix féminines qui se détachent peu à peu du peloton. Le dernier recueil de Carole David, paru l'an dernier, mérite qu'on salue sa fraîcheur. *La maison d'Ophélie*<sup>22</sup> (Les Herbes rouges) voit son titre fortement connoté par la maison-jouet en blocs roses affichée en couverture. Le texte lui-même reproduit ce clivage entre une profondeur d'intention et une certaine désinvolture dans la forme et le contenu. Poésie du quotidien, mais sans lyrisme, pourrait-on dire de certains textes empruntant leurs titres à des émissions télévisées ; à moins qu'il ne s'agisse

« Le poète à l'heure de la sieste, un ange qui a perdu ses ailes. [...] L'œil en déroute, le retour au milieu du paysage, la ville de pâte à papier qui s'offre dans la tiédeur du demi-jour, voilà ce qui l'attend au réveil. Sa mémoire prend une route parallèle, pour dériver sous un orme, dans le sommeil du cyclone immatériel. »

*L'empreinte d'un visage*, Jacques Gauthier, Le Noroît, p. 17.

« dans le long recueillement de la [pierre]

écouter le bruissement  
de tes pensées  
à l'abri de tes hautes voûtes  
le silence premier  
de la parole

« se taire  
puisque tout est dit  
qu'importent les solstices  
tu es ma saison

« m'abandonner au souffle  
de l'origine  
à l'unique instant  
des maternités  
écouter l'écoulement  
puisque tout est dit [...] »

« Être », Jacques Flamand, dans *Le temps est d'abord un visage*, Écrits des Hautes-Terres, p. 42.

« Une dame avait un chien.  
Gerry Boulet sourit de son étoile.  
Jacques Offenbach lançait en l'air  
quelques notes  
et lorsqu'elles retombaient,  
elles faisaient  
un Opéra.

« Sous un soleil de plomb,  
des fruits pourraient aux arbres  
comme des amours mal  
entretenus. »

*L'épouvanté*, Pierre-Paul Cormier, Le Nordir, p. 13.

« C'était la flambée de ton corps,  
[l'unique équilibre]  
dans le désordre de l'alcôve, sonnait  
[comme]

l'éternité  
sa rude apparence menaçant les  
[décombres, et à]  
son feu surgissaient  
draps, coupes, bruits, goûts de  
[rouille et bouteilles]  
pendant que dans l'humidité du mur  
[dormait]

l'empreinte du vide. [...] »

*Corps entre les ombres*, Alí Chumacero, Écrits des Forges, p. 21.



de formalisme tendre...  
Narratifs, insolites, ces  
poèmes captent la fin de

siècle sans s'y engouffrer : « croyez-moi / ce n'est pas une métaphore / ni un poème de Nelligan » nous avertit-elle. Loin du romantisme, elle module la catastrophe sans tomber dans la gratuité pure : « Lorsque les objets m'encercleront / je saurai que l'heure est venue / de descendre à la cave / de préparer la Cène ».

*Dans les pas de la louve*<sup>23</sup> (Écrits des Hautes-Terres), de Nicole V. Champeau, échappe moins au romantisme dans son traitement du symbole, mais le discours amoureux est original. Ces vers brefs se situent entre une cruauté sentimentale contenue et le mystère du mal. « Même inutile même inconnue / En chacun de nous une louve », déclare-t-elle dans son incipit, exploitant par la suite, sans trop de détours, sa fascination. Léger manque de relief, mais le discours ne manque pas d'efficacité.

La traduction que Marie Évangéline Arsenaault publie de la Montréalaise

Martel, aussi consacrée au Canada anglais. Ce *Passeport*<sup>19</sup> (Écrits des Forges), sans posséder un appareil critique et bibliographique très développé, a au moins le mérite d'inclure les oubliés qu'étaient chez nous Irving Layton, Leonard Cohen et Doug Jones.

Décidément dans une vague d'ouverture, les Écrits des Forges proposent plusieurs traductions, activité essentielle à l'élargissement de l'horizon poétique. Deux voix mexicaines significatives de la dernière moitié du siècle nous parviennent ainsi, importées par le traducteur Denys Bélanger. Du poète Alí Chumacero<sup>20</sup>, il présente un recueil récent, tandis qu'Eduardo Lizalde<sup>21</sup> a droit à un choix de textes autour de son thème préféré : le tigre. Moins épique que celle de Chumacero, sa poésie joue davantage d'effets

« Dis-moi ton nom, chose,  
ton tissu dénudé  
par le nom et ses ficelles assurées.  
Bête que le seul cri de son chasseur  
met déjà en cage,  
mouche dans son cloître édénique  
[de miel,]  
brebis rêvée par la touffe de laine  
de son futur agneau.

« Chose, comment t'appelles-tu ?  
Si le nom fume par ton corps  
comme la grimpeuse écrite,  
le lierre aux fruits savoureux  
ourdi fleur à fleur de ta matière  
– comme joignant l'eau et le verre  
sans déchirer l'eau –,  
oui, tu t'appelles alors, créature  
[baptisée]  
que la langue polit dans son atelier  
[sonore.[...]] »  
*La chasse au tigre*, Eduardo Lizalde,  
Écrits des Forges, p. 31.

#### « LA MAISON DE BARBIE

« En attendant l'injection fatale  
les trois sœurs  
tricotent des poupées  
les piquent sur les murs  
du couloir de la mort  
elles posent pour *Paris-Match*  
avec un grand sourire  
devant leurs petites filles  
de coton et de laine

« L'Amérique invisible  
a maintenant la conviction  
qu'elles sont habiles  
de leurs mains »  
*La maison d'Ophélie*, Carole David,  
Les Herbes rouges, p. 39.

« Rumeur de ses ailes  
Atome et vide  
Elle devine tant de choses

« Pourquoi les corps aiguillonnés par  
[le givre]  
Rejettent la transparence  
Dont ils s'imprègnent pourtant »  
*Dans les pas de la louve*, Nicole V. Champeau,  
Écrits des Hautes-Terres, p. 42.

#### « Infertilité

« Il y a une forme que mon corps ne  
[produira jamais –]  
le O parfait que dessinent les  
[femmes]  
pour expulser le luisant abricot –  
tête de nouveau-né

« rameau de leur propre chair et de  
[celle de leur amant]  
rameau de leur mère et de leur père  
[et des générations]  
qui les ont précédées, convergeant  
[vers la lumière]

« traversées de l'univers entier  
du commencement à la fin, tombant  
comme la douce pluie verte. »  
*Fille au bord de l'eau*, Carolyn Marie Souaid,  
Écrits des Forges, p. 11.

Carolyn Marie Souaid ne manque pas non plus d'intérêt. La construction de *Fille au bord de l'eau*<sup>24</sup>, assez aboutie, trouve comme pivots des scènes d'adolescence, des *flashes* du Liban et la difficulté de devenir mère. Simple, lucide, cette parole rappelle la douleur contenue des poésies de Leonard Cohen, tout en élaborant un discours du féminin qui échappe aux clichés. Le titre français aurait pu être meilleur ; il dissimule un sentier riche en découvertes.

Je ne sais pas si la poésie est destinée à une lecture à grande échelle, mais il me semble que plusieurs livres méritent amplement de figurer dans une bibliothèque et d'y attendre leurs lecteurs, fussent-ils venir dix années plus tard ou dépendre du plus complet hasard. Ernst Jünger comparait ce genre de situations à une lettre que vous écrivez en temps de guerre, que vous postez et dont vous ne savez jamais si elle est parvenue au destinataire, déjà mort peut-être. De toute façon, disait-il, « tout est alors accompli dans l'âme ». Amorçant mon vingtième ou trentième recueil de poèmes de l'année, je me dis qu'un bon livre attend, qu'il est arrivé là où on peut attendre et combler des attentes. **NE**

1. *Les grands poèmes de la poésie québécoise*, *Anthologie*, par Joseph Bonenfant, Alain Horic et

France Théoret, l'Hexagone, 1999, 367 p. ; 29,95 \$.

2. *Pourquoi ça gondole*, par Gilles Cyr, l'Hexagone, 1999, 71 p. ; 14,95 \$.

3. *L'inconcevable*, par André Brochu, Trois, 1998, 222 p. ; 20 \$.

4. *Le chant du voyageur*, par Claude Beausoleil, Les Herbes rouges, 1998, 281 p. ; 16,95 \$.

5. *Le baptême de Judas*, par Denis Vanier, Les Herbes rouges, 1998, 67 p. ; 12,95 \$.

6. *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*, par Pierre Perrault, Écrits des Forges, 1998, 60 p. ; 10 \$.

7. *Les cendres bleues*, par Jean-Paul Daoust, Écrits des Forges, 1998, 76 p. ; 10 \$.

8. *Musée de l'os et de l'eau*, par Nicole Brossard, Le Noroît, 1999, 126 p. ; 18,95 \$.

9. *Je ne vous attendais pas*, par Rachel Leclerc, Le Noroît, 1998, 64 p. ; 16 \$.

10. *Résonnances*, par Jean-Noël Pontbriand, Le Noroît, 1998, 69 p. ; 15 \$.

11. *L'empreinte d'un visage*, par Jacques Gauthier, Le Noroît, 1999, 78 p. ; 15,95 \$.

12. *Le voyage de l'absente*, par Jacques Gauthier, Écrits des Hautes-Terres, 1999, 134 p. ; 15,95 \$.

13. *L'écriture comme expérience*, par Jean-Noël Pontbriand et Michel Pleau, Loup de gouttière, 1999, 139 p. ; 14,95 \$.

14. *Regards sur le poème*, par Michel Pleau, Loup de gouttière, 1998, 68 p. ; 9,95 \$.

15. *Toi que jamais je ne termine*, par Gabriel Lalonde, Loup de gouttière, 1998, 95 p. ; 9,95 \$.

16. *Une chaise où s'asseoir*, par Monique Laforce, Loup de gouttière, 1998, 131 p. ; 12,95 \$.

17. *Le temps est d'abord un visage*, sous la dir. de Julie Huard et Jean-Guy Paquin, Écrits des Hautes-

Terres, 1999, 93 p. ; 14,95 \$.

18. *L'épouvanté*, par Pierre-Paul Cormier, Le Nordir, 1999, 64 p. ; 13 \$.

19. *Passeport : La poésie moderne de langue anglaise au Canada*, choix et présentation de Endre Farkas, traduction d'Émile Martel, Écrits des Forges/J. Gordon Shillingford Publishing, 1998, 213 p. ; 20 \$.

20. *Corps entre les ombres, Cuerpo entre sombras*, par Ali Chumacero, traduit de l'espagnol par Denys Bélanger, Écrits des Forges/Phi/Solar, 1998, 131 p. ; 12 \$.

21. *La chasse au tigre, La casa del tigre*, par Eduardo Lizalde, traduit de l'espagnol par Denys Bélanger, Écrits des Forges/UNAM/Aldus/Grand Océan, 1998, 179 p. ; 20 \$.

22. *La maison d'Ophélie*, par Carole David, Les Herbes rouges, 1998, 49 p. ; 12,95 \$.

23. *Dans les pas de la louve*, par Nicole V. Champeau, Écrits des Hautes-Terres, 1999, 124 p. ; 16,25 \$.

24. *Fille au bord de l'eau*, par Carolyn Marie Souaid, traduit de l'anglais par Marie Évangéline Arsenaud, Écrits des Forges, 1998, 95 p. ; 10 \$.

L'article de Thierry Bissonnette sur la production poétique récente au Québec et dans ses alentours que l'on vient de lire comporte un volet « virtuel ». « La poésie et ses revues » sera transmis par l'intermédiaire du réseau Internet.